

Oumma

ALFRED DE MONTESQUIOU

Oumma

Un grand reporter
au Moyen-Orient

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110753-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À M.



INTRODUCTION

Oumma, la « communauté des croyants ». Ses frontières ont varié au fil de quatorze siècles, depuis les premières conquêtes de l'islam jusqu'aux migrations actuelles. Au sens strict, elle regroupe 1,6 milliard de musulmans, soit près de 23 % de la population mondiale. On pourrait s'en sortir en la définissant comme la somme des pays à majorité musulmane, soit près de la moitié de l'Afrique, presque tout le Moyen-Orient et de larges sections d'Asie, sans oublier l'Albanie. On peut aussi l'évoquer par le grand bloc vert qui signale sur les cartes les 22 membres de la Ligue arabe. Mais l'*Oumma* recouvre bien plus qu'une notion géographique.

La traduction première du terme est « nation » et la racine « oumm » renvoie clairement à la « mère-patrie », d'autres l'appellent joliment « communauté charismatique ». Car si elle se fonde sur une foi commune, elle évoque quelque chose de plus subtil que la religion. Elle n'est pas non plus interchangeable avec les termes de « civilisation de l'Islam », ni similaire au concept d'« Église » chez les catholiques (puisqu'elle ne connaît pas d'autorité centrale). Sentiment d'appartenance porté par la langue du Coran, communauté de destin, solidarité, l'*Oumma* implique l'idée que les musulmans se sentent unis par-delà les frontières, qu'ils forment un tout, une sorte de continent immatériel où les dialectes et les régimes politiques varient mais où les hommes savent qu'ils conservent quelque chose en commun.

Les spécialistes pourront questionner l'importance que je donne à cette *Oumma*. Si l'empire arabe a formé un tout cohérent, de l'Andalousie jusqu'à l'Inde, c'est un concept en partie dépassé depuis la chute du califat des Abbassides en 1258. La langue arabe,

à grammaire dite « agglutinante », est toujours porteuse d'idéologie : le choix des mots n'y est pas anodin. Pour certains, évoquer l'*Oumma*, c'est conforter la volonté hégémonique du sunnisme (qui représente environ 85 % de l'islam) et insister sur la notion de *tawhid*, unicité, qui obsède beaucoup de radicaux. Certains craignent que les Printemps arabes ne fassent justement basculer le panarabisme vers l'idée d'une *Oumma* foncièrement réactionnaire, accélérant encore le déclin d'une région déjà grevée par son passéisme.

Pendant des décennies, le nassérisme et le parti Baas ont voulu remplacer l'*Oumma* par l'idéal des « pays frères ». Mais le tabou de la grande « Nation arabe » s'est à présent largement évanoui, et les révolutions actuelles semblent discréditer pour de bon les régimes qui portaient cette idéologie. La réalité, c'est celle d'Al-Jazeera et des autres chaînes panarabes, qui façonnent et ressoudent la solidarité collective de la région beaucoup plus que de vieux discours.

Voilà une vingtaine d'années que je parcours l'*Oumma*, comme touriste, stagiaire, routard, puis reporter. J'y ai commencé comme journaliste en 2005 pour l'agence américaine Associated Press, au Caire, puis au Soudan, au Maroc, en Algérie et en Afghanistan. Fin 2010, j'ai rejoint l'hebdomadaire *Paris Match* pour écrire dans ma langue maternelle. Très vite, les reportages n'ont été qu'une longue suite de Printemps révolutionnaires à travers le monde arabe, entrecoupés d'autres voyages au Pakistan et en Irak, ainsi qu'un peu partout en France et en Europe, dans la jungle et jusqu'au pôle Nord. Mais l'actualité me ramène toujours vers l'*Oumma*. Même maintenant que je n'y vis plus, il ne se passe guère un mois sans que j'y retourne enquêter.

En chemin, j'ai souvent lu Ibn Battuta, comparant ce qu'il décrivait de ses voyages aux scènes que j'avais sous les yeux. Le Marco Polo du monde arabe, père spirituel des grands reporters au Moyen-Orient, écrivit au XIV^e siècle (il vécut de 1304 à 1369 environ). Parti de son Maroc natal pour faire le *hadj*, il sillonna l'*Oumma* du sud de la Russie jusqu'à la Somalie puis vers l'empire indien des Moghols, allant même au-delà des frontières de l'islam jusqu'en Chine. Il mit vingt-neuf ans à parcourir 121 000 kilomètres, s'arrêtant en route pour se marier, devenir *cadi*, ambassadeur, ou conseiller d'un sultan local. Son récit, *Présent à ceux qui aiment à réfléchir sur les curiosités des villes et les merveilles des voyages*, tient en non

moins de trois volumes d'un millier de pages chacun. J'ai voulu faire un peu plus court.

Mes choix sont arbitraires : pourquoi sortir du monde arabe pour parler de l'Afghanistan et du Pakistan ? Pourquoi insister sur l'*Oumma* sans mettre les pieds à La Mecque ni évoquer Damas ? Comment ne pas dire un mot de l'Indonésie, la plus grande nation musulmane du monde, ou même de la Turquie, centre de l'empire musulman pendant des siècles ? La réponse est simple : je n'ai voulu parler que des pays où j'ai passé du temps et des lieux où j'ai réalisé des reportages significatifs. Mon récit suit donc dans les grandes lignes les traces d'Ibn Battuta, parcourant l'*Oumma* d'ouest en est. Je l'abandonne à l'orient, la fin de la continuité territoriale des États musulmans actuels, c'est-à-dire à la frontière pakistanaise. Ma chronique n'est pas définitive, je laisse au *Guide du routard* et aux traités de géopolitique le soin d'être exhaustifs, chacun à leur manière. Mais le choix des pays dont je traite n'est pas non plus fortuit : si mes rédacteurs en chef m'ont envoyé y travailler, c'est bien parce que s'y déroulaient des événements qui façonnent le cours de l'Histoire. Par touches successives, j'ai essayé de saisir un peu de ce qui fait l'essence de ces pays, en soulignant comment cette somme d'aspirations locales contribue à l'identité collective de l'*Oumma*, si solidaire et cohérente malgré sa diversité.

J'espère que ce livre permettra de mieux la comprendre. Car la France a une relation particulièrement riche avec la culture occupant la moitié sud de la Méditerranée. Du traité des Capitulations de François I^{er} avec Soliman le Magnifique en 1528 jusqu'à la vaste collection de manuscrits arabes qu'acquies Mazarin, de la publication des *Mille et Une Nuits* en 1704 aux sagas de voyage des écrivains orientalistes du XIX^e siècle suivies de Louis Massignon, les Français sont depuis longtemps un vecteur entre l'Islam et l'Occident. Cette relation est d'autant plus importante que les plaies de la période coloniale sont loin d'être refermées, et qu'elles affectent encore la situation de la minorité musulmane française. Selon une étude, l'islamophobie aurait augmenté de 38 % au cours de l'année 2012. Ni la France ni le monde arabe n'ont à y gagner.

D'autant plus que la donne change. L'oppression infantilise autant qu'elle humilie, et la révolution fait « grandir » les gens,

je le constate chaque fois. En secouant le joug de la tyrannie, le Printemps arabe est en train de remodeler la région en profondeur. Raconter cette révolution psychologique autant que politique et décrire les peuples qui la portent constituent l'un des moments les plus exaltants qu'on puisse espérer dans une carrière de journaliste.

Certains épisodes de ce livre ont aussi compté parmi les plus difficiles. J'ai été blessé, j'ai perdu plusieurs collègues et amis, dont un très proche, j'ai vu souffrir et mourir plus de gens depuis quelques années que je n'aurais cru possible en une vie entière. Mais pour toutes ces difficultés, il y a également une vraie joie à être reporter. Être payé pour voyager et pour écrire : que demander de plus ?

L'objet de ce récit est de partager la saveur, les nuances et les élans de cet espace de plus d'un milliard d'âmes, tels que j'ai pu les vivre. Carnet de reportages ou, si l'on veut, récit de voyages, j'ai voulu que ce livre souligne ce qui fait le sel du métier de journaliste : l'envers du décor, l'aventure, le cocasse, la découverte de nouveaux horizons et – surtout – les rencontres.

Car le privilège d'un reporter c'est de pouvoir aller tout voir et rencontrer n'importe qui. Qu'ils soient célèbres ou complètement inconnus, des rebelles héroïques ou de parfaits salauds, j'ai voulu raconter quelques-uns des personnages exceptionnels qui donnent son sens au voyage. Du Maroc au Pakistan, des zones de guerre aux scènes de liesse, j'ai eu le privilège de vivre et travailler presque partout dans le monde arabo-musulman.

Cette *Oumma* est aujourd'hui à la croisée des chemins. On a beaucoup glosé sur l'incompatibilité de l'islam et de la démocratie, son aversion à la modernité. J'ai moi-même, en tant que correspondant de guerre, amplement chroniqué les violences qui déchirent cette partie du monde : conflits, terrorisme, sectarisme, génocide, et jusqu'au prétendu « choc des civilisations » dont on a voulu faire la prophétie auto-réalisatrice des années 2000. Mais j'ai aussi senti confusément, çà et là, souvent un peu par hasard, les prémices d'un autre monde arabo-musulman. Un journaliste n'est pas un oracle, encore moins un expert, et je ne pourrais bien sûr pas prétendre avoir prévu les convulsions actuelles. Mais j'en ai souvent vu poindre les spasmes avant-coureurs. Nous sommes aujourd'hui

à l'orée d'une nouvelle époque. Celle qui appartient à un peuple essentiellement jeune, voire très jeune, aspirant à l'ouverture sur la vie, au brassage des idées et des hommes, à la justice, l'égalité et – plus que tout – à la liberté.

Au fil des rencontres et des voyages, ce récit décrit donc un monde en bouleversement. Il ne cherche ni à prédire ni à analyser, mais simplement à montrer quelques-uns des grands courants qui redessinent le futur du monde arabo-musulman et, indirectement, le nôtre.

Plusieurs chemins s'offrent aujourd'hui à la jeunesse de l'*Oumma*. Bien malin qui saurait lire dans le marc du café si l'élan démocratique l'emportera, ou si la réaction sera féroce. L'islam des « soumis » (qui donne le terme « musulman ») va-t-il étouffer celui de la libération des mœurs ? L'islamisme va-t-il se dissoudre dans le pluralisme politique, ou au contraire l'absorber en faisant jaillir toute sa violence potentielle ? Mon récit n'apporte pas de réponse définitive. Il cherche simplement à montrer une jeunesse vibrante et gonflée d'espoirs qui pousse au changement : j'ai voulu transcrire les tâtonnements d'un peuple qui cherche à s'inventer un nouveau destin.

Si ce récit communique au lecteur le plaisir qu'il peut y avoir à côtoyer cette humanité pleine de jeunesse, à la voir prendre son avenir en main et changer, parfois, le cours de l'Histoire, il aura rempli son office.

MAROC

Dehors, les touristes. Puis une rangée de vieux canons que surveillent les sentinelles de la garde royale en grand uniforme. Passé cette ligne, on change de monde. Il faut montrer patte blanche, attendre poliment sous le soleil pendant qu'un factionnaire appelle son chef sur le téléphone interne, qui lui-même en appelle un autre, etc. Les minutes s'égrènent. Le soleil printanier de l'Atlantique se réverbère sur la blancheur des murs du palais royal de Rabat, scintille sur l'émail des tuiles canal d'un vert profond. Le planton vient redemander mon nom, fait mine d'ausculter ma carte de presse qu'il tient à l'envers.

Jusqu'alors, rien que de très banal. Accourt enfin une estafette en uniforme d'apparat. Son sabre à la ceinture traîne sur le sol en raclant légèrement quand l'homme allonge le pas.

– Soyez le bienvenu, déclare-t-il en français, en accentuant le « SOyez ».

Puis il s'incline en portant sa main droite sur le cœur en m'indiquant qu'il faut le suivre dans le palais. Mais la sentinelle veut encore que je passe sous le portique détecteur de métal, en posant mon appareil photo sur le rouleau du rayon X.

– Désolé, monsieur, c'est le règlement.

Là s'achève pour de bon toute normalité, toute vulgaire intrusion moderniste dans le protocole immuable du palais de Son Altesse Mohammed VI, roi du Maroc et *Amir al-Mouminine*, Commandeur des croyants, souverain chérifien de la dynastie alaouite, descendant en droite ligne du prophète Mahomet par sa fille Fatima.

Passé la première immense porte en *iwan* encadrée de colonnes romaines, l'estafette m'entraîne à travers une cour où chante une fontaine, entourée d'un patio d'arcades mauresques à faire blêmir d'envie les magazines de déco et les voyageurs. Ils n'ont jamais pu

mettre les pieds ici, dans le saint des saints du pouvoir : le *makhzen*, c'est-à-dire le palais, dont le nom sert aux Marocains pour exprimer toute la nébuleuse au centre de l'État. À notre passage sous les patios, des tirailleurs en grand uniforme – turban bleu, vareuse rouge framboise et cape blanche – se mettent au garde-à-vous. L'officier les ignore et me confie en silence à deux serviteurs en djellabas du meilleur coton brodé, doublées d'une ample cape couleur crème. Il claque des talons pour partir sans un mot.

Les deux serviteurs inclinent silencieusement la tête, ce qui fait pendouiller vers l'avant le galon noir de leur fez. L'un d'eux tend la main vers l'intérieur du palais pour m'enjoindre à les suivre. Hormis le très léger chuintement de leurs babouches jaune canari, ils ne font aucun bruit. L'eau des fontaines clapote, quelques oisillons gazouillent et les humains semblent retenir leur souffle.

Nous traversons une deuxième cour, plus belle encore que la première. Les arcades se suivent, en plâtre ciselé d'un lacy de dentelles ou ciré de *tadelkat* qui leur donne un aspect verni. La blancheur des murs rehausse les motifs bariolés des zelliges dont la marqueterie devient plus complexe et plus fine à mesure qu'on progresse. Entre chaque cour, deux nouveaux serviteurs dans le même uniforme blanc nous rejoignent, toujours en silence. Ils sont quatre, puis six, à m'accompagner le long des paravents en moucharabieh qui mènent à l'escalier du premier étage. En haut, au bout d'un très long couloir où le tapis étouffe le bruit de mes pas aussi complètement que celui des babouches, ils me confient au chambellan. Le vieil homme rompt enfin le silence pour m'accueillir à voix basse en inclinant sa tête alourdie d'un gros turban blanc.

– *As-salam aleikoum*, que la paix soit sur vous.

Je m'incline en me concentrant pour ne pas sourire. Ce serait tentant de lui répondre « *Oua aleikum as-salam*, et que sur vous soit la paix », pour faire comme dans une parodie de film orientaliste. Mais vu la prestance du personnage, je crains qu'il ne trouve pas ça drôle.

Le chambellan hiératique disparaît après m'avoir désigné un gros canapé de cuir. D'un signe, il a indiqué aux nouveaux serviteurs en sarouel et gilets bleus galonnés d'or de m'apporter du thé. Ils arrivent presque instantanément, portant un petit verre brûlant sur un plateau d'argent. Gardent-ils donc une théière en permanence sur le feu, prêts à dégainer au premier visiteur venu ? Les valets

s'inclinent en servant le thé puis s'en vont à reculons. Ils restent debout aux encoignures de la porte, sans me regarder, les yeux perdus dans le vide. S'installe un silence empli de respect. Comme si le tapis, les meubles, les majordomes et le lustre partageaient une même conscience de l'importance des lieux, participaient de l'impérieuse splendeur du *makhzen*. Nous sommes dans l'antichambre de l'homme le plus puissant du pays, juste après le roi.

Difficile de définir exactement le rôle d'André Azoulay. Il n'est pas ministre, encore moins Premier ministre, ni parlementaire ou même présent sur un quelconque organigramme officiel du gouvernement. Mais il siège au conseil restreint du souverain. Et tout le monde sait que, de la petite poignée de membres du Conseil royal, il est le plus écouté, le plus influent. Mon ami Hassan, qui m'a obtenu le rendez-vous après mille tractations, lettres protocolaires et coups de téléphone chuchotés sur un ton de conspirateur, m'avait indiqué qu'Azoulay est considéré depuis des années comme l'homme le plus influent du Maroc.

– Les ministres passent, Azoulay reste, m'avait affirmé Hassan, plutôt content de sa formule.

Nous avons attendu ensemble l'heure du rendez-vous, sirotant un Perrier rondelle sur une terrasse ensoleillée de Rabat proche du palais royal, dans le quartier du centre-ville. Le café s'ouvrait sur une des avenues que le maréchal Lyautey et ses successeurs ont fait bâtir dans la capitale marocaine, un joyau d'art déco où la blancheur des murs rehausse l'azur du ciel – hormis quand les fréquentes averses viennent arroser les orangers aux troncs peints à la chaux qui bordent les trottoirs.

Hassan, qui aime à raconter des histoires et qui les fait rouler sur sa langue comme il fait rouler les *r* de son français châtié, n'a pas pu s'empêcher de m'en raconter une sur Azoulay.

– Vois-tu, cher ami (les déclarations de Hassan commencent toujours par la même formule) : on dit que feu Sa Majesté Hassan II, paix à son âme, a fait promettre à son fils, sur son lit de mort, de garder Azoulay à ses côtés. Il lui a dit : « Mon fils, fais ce que tu veux, fais les réformes qui te plaisent pour imprimer ta marque. Mais il y a une chose que je t'ordonne de ne jamais, jamais faire : ne renvoie pas Azoulay du Conseil royal. Tout roi du Maroc doit

avoir un Juif à ses côtés. Azoulay a été mon Juif, il doit être le tien aussi longtemps que Dieu lui porte vie. Tant qu'on saura qu'il est à tes côtés, tous tes problèmes avec les Occidentaux se régleront. Et tant qu'il sera puissant, les Marocains sauront que ce pays reste une terre de diversité, de tolérance, d'intelligence. »

À ce stade de son soliloque, la moustache de mon ami Hassan frétille d'aise. Il prend le même plaisir à narrer une histoire à la façon d'un conte oriental qu'à manier les mots les plus recherchés, les plus précieux, même, de la langue française.

– Vois-tu, cher ami, je pense que cette histoire est parfaitement véridique. Paix au roi Hassan II, et longue vie au roi Mohammed VI.

Quoique intellectuel subtil et polyglotte, on aura compris que Hassan n'est pas peu patriote ni peu royaliste. Son histoire me fait d'abord sourire. En Europe, en France en tout cas, jamais on ne parlerait de la judaïté comme d'un des principaux attributs de quelqu'un et jamais, au grand jamais, on ne décrirait un homme de pouvoir comme ayant à ses côtés « son » Juif. Comme autrefois son banquier, son conseiller, son cardinal ou son éminence grise. Mais le Maroc est une monarchie constitutionnelle où le premier terme pèse infiniment plus lourd que le second, et le pays a souvent des petits relents d'Ancien Régime. Hassan me l'a déjà expliqué, on ne s'y sent pas tenu par les mêmes précautions de langage qu'à Paris.

– Rappelle-toi que nous, nous n'avons jamais collaboré avec Hitler, nous avons protégé nos Juifs pendant la guerre, et même refusé carrément d'appliquer les ordres antisémites du maréchal Pétain quand il a voulu les étendre au Maroc.

Il a d'abord dit « les ordres antisémites des Français », mais, par politesse, il s'est repris pour ne porter la faute que sur Pétain.

J'opine poliment. Les histoires de Hassan ont du bon. Comme les paraboles du Nouveau Testament ou les contes soufis, elles contiennent souvent, sous une écorce un peu désuète, un message assez subtil et plutôt bien senti. Bref, elles sont assez marocaines.

J'en suis encore à méditer l'histoire de mon ami quand le chambellan revient dans le salon. Le thé est toujours bouillant, j'ai tout juste eu le temps de m'y brûler le bout de la langue. Mais le chambellan m'invite à le suivre dans un petit couloir qui ouvre sur une seconde antichambre. Là, stupeur, le style mauresque s'est

évanoui, nous sommes de retour à l'âge moderne. Un battant de double porte en acajou s'ouvre brusquement.

– Entrez.

Le chambellan s'efface, André Azoulay referme la porte derrière moi.

Plus rien n'indique que nous sommes « en Orient ». Ça ressemble plutôt à l'intérieur cosu de la haute bourgeoisie parisienne. Ou alors à un bureau de banquier, mais à l'ancienne, quand on prenait le temps de bien vivre parmi les gens du monde. Il y a des canapés et des fauteuils, une table basse et un épais tapis moderne, un bureau Louis XV, plusieurs consoles, des bibliothèques remplies d'ouvrages reliés, quelques tableaux et des gravures. Peut-être était-ce à cela que ressemblait le bureau d'André Azoulay quand il travaillait encore en France, comme l'un des dirigeants de la banque Paribas.

L'objet de notre entrevue était d'évoquer la possibilité de soumettre une requête crédible pour interviewer le roi. Mais Mohammed VI n'est pas connu pour être loquace et il évite soigneusement la presse, surtout depuis qu'il a lancé des réformes pour lui accorder une relative liberté d'expression.

L'emploi du temps d'André Azoulay est trop chargé et ses costumes Savile Row trop distingués pour qu'il soit du genre à perdre son temps en palabres obliques. Soyons clairs, m'explique-t-il très vite : le roi n'accordera pas d'interview.

– Je veux bien transmettre votre requête, mais c'est la limite de ce que je peux faire.

Il a appuyé sa phrase d'un geste ample vers l'arrière du bureau, là où, bien en évidence, tous ses hôtes peuvent voir les dizaines de photos dans de grands cadres argentés. Quelques photos de famille, des mariages ou des bar-mitsvas. Mais surtout des photos d'André Azoulay auprès du roi. Avec Hassan II sur son terrain de golf, en voiture, à des réceptions dans des costards un peu patte-d'éléphant des années 1970. D'autres le montrent aux côtés d'une ribambelle de présidents et d'officiels français ou américains. On le voit ensuite avec un jeune homme un peu rond et timide qui semble s'effacer dans l'ombre tutélaire du monarque ; c'est le prince héritier. Les plus récentes, prises après 1999, montrent Azoulay avec l'héritier, devenu Mohammed VI, dans les mêmes postures de vacances ou de rencontres informelles. Le message est clair : si quelqu'un dans

ce pays a l'oreille du souverain (les Marocains disent « être dans le parfum du roi »), c'est bien mon interlocuteur. Profil de patricien romain, le front dégagé, l'allure fière, Azoulay exsude l'autorité. S'il m'a dit non : c'est niet.

Pour compenser son refus, Azoulay propose ce qui lui semble presque aussi bien qu'une interview royale : une lettre signée du souverain. Ce n'est pas n'importe quelle lettre, et c'est vrai qu'à l'échelle du Maroc et même du monde arabe elle a son intérêt. Il me tend un grand papier jaune-parchemin, calligraphié en arabe puis tapé en français, signé du sceau monarchique et paraphé au stylo-plume.

– Cette lettre va être lue, en public, par le ministre des Cultes en personne.

Elle porte sur l'Holocauste et doit être officiellement proclamée lors d'une cérémonie tenue à Paris par la Fondation pour la mémoire de la Shoah.

Le génocide de la Seconde Guerre mondiale est « un des chapitres les plus tragiques de l'histoire moderne », affirme Mohammed VI dans son épître, et l'Holocauste « doit être considéré comme un héritage universel de l'Humanité ».

Venant du roi du Maroc, ces phrases ne sont pas anodines. C'est tout bonnement la première fois qu'un chef d'État arabe souligne ainsi l'importance de la Shoah. Son timing n'est pas innocent non plus. Nous sommes au printemps 2009 et les Marocains viennent de rompre leurs relations diplomatiques avec l'Iran, qu'ils accusent d'infiltration chiite dans le pays. Il y a quelques semaines, le président iranien Mahmoud Ahmadinejad a répété en public ses diatribes négationnistes. Aujourd'hui, comme en réponse, le roi du Maroc appuie publiquement le lancement du « projet Aladin ».

Le personnage des *Mille et Une Nuits* frottait sa lampe à huile pour en faire sortir un génie. Le projet du même nom cherche à faire émerger un peu plus d'intelligence entre les peuples. Son objectif : faire mieux connaître l'Holocauste dans le monde arabo-musulman, où le rapport au judaïsme se limite le plus souvent à la détestation d'Israël. La rancœur a rarement été aussi forte qu'en 2009, alors que s'est achevée il y a quelques mois l'opération « Plomb durci » de l'armée israélienne, qui a pilonné la Bande de Gaza et fait plus

TABLE

Introduction.....	9
1. Maroc.....	15
2. Algérie.....	35
3. Mali.....	63
4. Tunisie.....	93
5. Libye.....	115
6. Égypte.....	167
7. Soudan.....	199
8. Palestine.....	229
9. Liban.....	251
10. Syrie.....	263
11. Irak.....	309
12. Le Golfe.....	329
13. Afghanistan.....	349
14. Pakistan.....	391
Bibliographie sélective.....	417



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ (NORD)
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N° 109790 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE